

SOMMAIRE

LES GRANDS GUIGNOLS — *Henry Bauer*.
 PROPOS D'UN PASSANT — *Albert Dubrujeaud*.
 L'ESCALIER — *Paul Marguerite*.
 COURTE ET BONNE — *Maxime Boucheron*.
 OMBRES PARISIENNES — *Jean de la Butte*.
 LE REJET DE LA LOI MILITAIRE ALLEMANDE.
 LES JOURNAUX DE CE MATIN.
 LES PREMIÈRES REPRÉSENTATIONS. — *Henry Bauer*.

DEMAIN MATIN

OCTAVE MIRBEAU, MONTJOYEUX, COLOMBA,
 GRAINDORGE, *Lettre de l'Ouvreuse*

LES GRANDS GUIGNOLS

Les temps sont accomplis... L'art souverain et vainqueur a conquis la citadelle de Rossini, de Meyerbeer et de Scribe ; il est entré triomphalement sous la voûte de l'Académie nationale, remplie de leur musique, de leur verbe et hantée par leurs ombres. Richard Wagner a été proclamé grand maître de l'art lyrique de ce siècle et de tous les temps : le Paris de 1893 venge l'injure d'il y a trente ans ; il consacre par une réparation solennelle, non plus un opéra romantique, encore imbu des formules italiennes, ouvrage de transition comme *Lohengrin*, mais le drame musical, en sa forme nouvelle et révolutionnaire, dans l'*Or du Rhin*, première partie de la tétralogie.

Sous la pierre de Wahnfried les cendres du Titan ont dû tressaillir d'allégresse... Son illustre veuve et son fils Siegfried peuvent compter cette date au nombre des jours heureux de leur vie.

C'est un artiste d'initiative intelligente et de pensée protéiforme, M. Catulle Mendès, qui eut l'honneur de présider à cette apothéose et posséda cette rare fortune de poser publiquement la première pierre de la statue érigée sur l'autel des faux dieux renversés.

Ce mémorable événement, qui restera l'une de mes hautes impressions d'art, s'acheva hier de quatre à cinq heures sur la scène de l'Opéra, sans appareil concerté, sans train de costumes ni de décors, sans le concours de l'orchestre, devant une salle remplie jusqu'à la dernière place d'auditeurs de bonne volonté. Entouré d'artistes en tenue de ville, Mesdames Marsy, Richard et Bosmann, MM. Fournetz, Renant et Vaguet, secondé par l'admirable piano de Raoul Pugno et aussi de M. de Bussy, derrière la table de conférence avancée sur l'orchestre, — Catulle Mendès a exposé le sujet et développé le sens des épisodes significatifs de l'*Or du Rhin* qui est comme le prologue de la tétralogie de l'*Anneau du Niebelung*. Soit qu'il improvisât, soit qu'il lût, sa parole élégante, colorée et chaude où vit une âme de poète, nous montra expressivement les phases de la lutte entre les dieux, les génies souterrains et les géants pour la conquête de l'or ! Voici, dans les eaux bleues du Rhin, les joyeux ébats, les rires et les chants des ondines ingénues auxquelles le nain farouche, le niebelung Albericht ravit l'or confié à leur garde ; un peu plus loin, c'est le dialogue entre Wotan et Fricka, le Jupiter et la Junon de l'Olympe germanique ; puis la forge dans les entrailles de la terre où Wotan, assisté de Loge, le dieu du feu, enlèvera par ruse au nain Albericht l'anneau, signe de la puissance sur le monde, forgé avec l'or volé aux filles du Rhin ; enfin le palais du Walhalla, construit par les géants, la marche triomphale des dieux mélancoliques qui s'acheminent, sur un arc-en-ciel, à leur demeure superbe.

Cependant qu'au milieu de l'attention remarquable des auditeurs, seulement coupée par leurs acclamations et leurs applaudissements, grandissait le charme de cette causerie, pendant que Fournetz, de sa magnifique voix de basse, de son style magistral trop rarement employé, nous tenait suspendus aux lèvres de Wotan dont il devait reprendre par deux fois, selon notre vœu, les récitatifs, pendant que la pure et fraîche voix cristalline de Mlle Marsy nous entraînait aux oreilles comme une caresse, pendant que Raoul Pugno nous faisait oublier tous les orchestres sur son piano chantant et tonnant, plein de l'empoiement, de la passion, de l'accent superbe d'un grand artiste, vainqueur de toutes les difficultés mécaniques, étendant à la mesure de sa valeur et de son intellectualité les bornes de son instrument, — je me rappelai avoir déjà entendu, sur le même sujet de Wagner, le verbe de la haute intelligence, la parole ardente, convaincue et persuasive de Catulle Mendès. C'était une certaine soirée d'il y a quinze ans, à la montée de la rue Blanche, en conversation nocturne qui versa la lumière, la foi, le désir de savoir dans mon esprit asservi aux rythmes, aux harmonies rudimentaires, aux lieux communs mélodiques du genre italien. Par lui je m'aperçus de mon ignorance et de ma routine et éprouvai le besoin de me libérer et de m'instruire. Ainsi je connus les œuvres sublimes du Shakespeare musical, je les écoutai, j'en jouis à Bayreuth, notre La Mecque et partout où elles furent produites. Si depuis, voyant, sachant et comprenant, j'ai pu à mon tour communiquer mon admiration et propager ce culte d'art, — c'est à Mendès que je le dois. Je lui rends ce public hommage, non de sympathie banale, mais de justice et de vérité. C'est le tribu légitime du disciple à l'initiateur, c'est celui que la foule empressée, recueillie, charmée durant la séance d'hier, portera infailliblement à l'artiste, apôtre valeureux de la

première heure, qui mérite d'être aujourd'hui à l'honneur.

Ce n'est pas seulement un avènement d'art nouveau inauguré hier par l'*Or du Rhin*, continué demain par la *Valkyrie*, c'est une révolution définitive du théâtre. Ce théâtre, en musique comme en littérature, était domestiqué à la célébration du règne des sens, à l'exaltation des voluptés grossières, à l'excitation des plaisirs plastiques. Le voici élevé par les sensations délicieuses et harmoniques aux débats des idées subjectives, à la représentation des conceptions morales...

Comme nous sommes loin des youpins du vaudeville et des pornographes picoteurs du fumier naturaliste !

HENRY BAUER.

ECHOS

Aujourd'hui, à deux heures, courses à Longchamps.

GAGNANTS DE JEANNOT

Prix de l'École Militaire. — Pourquoi-Pas ? Biscotte.

Prix de l'Esplanade. — Prunelle II, Bouffey.

Prix Daru. — Fousi-Yama, Saint-Ferjeux.

Prix du Printemps. — Chantenay, Medium.

Prix de Viroflay. — Le Druide, Boulligny.

Prix du Point-du-Jour. — Préféré Say, Ceillet.

(Voir à l'article SPORT les pronostics raisonnés).

Dans le monde.

Un véritable éblouissement que le bal blanc donné, hier soir, par Mme Sommier, née de Barante, en son magnifique hôtel, ancienne résidence de la reine Marie-Christine d'Espagne. Les salons étincelaient sous les feux de la lumière électrique dont les globes lumineux piquaient, çà et là, les massifs de fleurs et de verdure disposés autour des salons. Dans l'assistance *extra select* :

Mlles de Dodner, de Riancy, de Gramedo, de Clermont-Tonnerre, de Groy, de Panisse, de Lévis-Mirepoix, de Montaulain, de Crussol, de Vauffreland, de Bonvouloir, de Couronnel, de la Bouteillère, de Merlemont, de Sainte-Marie, de la Rochelambert, de Wignacourt, du Passage, d'Andigné, de Grancey, Schneider, de Chabot.

Après un ravissant cotillon conduit par Mlle Sommier, l'on a soupé par petites tables.

Une partie de cette même assistance s'était d'abord donné rendez-vous chez Mme Roy de Loulay, née princesse Czertwarynski, femme du député de la Charente-Inférieure, en son hôtel de l'avenue d'Antin. On a cotillonné jusqu'au grand jour.

On dansait aussi chez la comtesse de Lhomel, en son hôtel de l'avenue Montaigne, et l'on faisait de la musique chez Mme Lefèvre de Vieville, femme du président de chambre à la cour d'appel, en sa résidence du boulevard de Courcelles.

Reception restreinte, mais d'une suprême élégance chez Mme Bell, sœur de M. Gordon Bennett, avenue Montaigne. A côté des notabilités de la colonie étrangère, telles que Mme Moore, Miss May, Mme Anstin Lee, Jay, Munroe, se trouvaient des personnalités de la haute société parisienne : Mme Porgès, de Ganville, Lambert Sainte-Croix, baronne Merlin, princesse Joachim Murat, Benoist-Méchin, etc.

Une chiromancienne, Mme de Thèbes, se tenait à la disposition des invités pour leur tirer leur horoscope.

Avant-dernière réception chez Mme De-launay-Belleville, femme du président de la chambre de commerce. On a entendu Mme Bosman, Plançon et Saléza, de l'Opéra ; Mlles Chaminade et Bourgeois.

La princesse de Chimay, la jeune et charmante femme du regretté ministre des affaires étrangères de Belgique, après avoir passé quelques jours à Paris, vient de repartir pour Bruxelles. La princesse reviendra dans quelques jours en France, où elle compte rester un grand mois auprès de sa mère, Mme de Barandieran.

En réponse à un écho que nous avons publié il y a quelques jours sur les œuvres inédites du général comte Hugo, un de nos confrères se demande si nous n'avons point voulu parler d'Eugène Hugo.

Nous répondrons à notre confrère que nous n'avons nullement confondu le père avec le fils, et que les ouvrages dont nous avons donné les titres sont bien tous du général Hugo.

Ces manuscrits étaient en 1885, entre les mains de M^e Louis Belton, avocat au barreau de Blois, qui publia à cette époque une curieuse brochure intitulée *Le Père de Victor Hugo à Blois*, dans laquelle il en est fait mention.

Toujours à propos du poète de la *Légende des Siècles*, on ignore généralement que son dernier autographe se trouve entre des mains américaines. Cet autographe, qui est à l'heure actuelle la propriété d'une maison de librairie de Chicago, est accompagné d'une lettre de M. Richard Lesclide et d'une notice indiquant en quelles circonstances l'autographe a traversé l'Atlantique.

Au mois de mars 1885, l'éditeur en question avait écrit à Victor Hugo pour le prier de vouloir bien contribuer à un ouvrage qu'il était sur le point de publier.

Au mois de juillet suivant, le libraire de Chicago recevait de M. Richard Lesclide, secrétaire de l'illustre poète, une lettre datée du 20 mai, avant-veille de la mort de Victor Hugo.

Dans cette réponse était incluse une feuille de papier sur laquelle Victor Hugo avait écrit et signé les mots suivants : « Aimer, c'est agir. »

L'écriture tremblée et incertaine montre que si le poète avait encore toute son intelligence, ses forces physiques l'avaient déjà en partie abandonné.

La lettre de M. Lesclide explique que